Péripétie d’un relais communautaire en Algérie

Emmanuel Dilmaïkaï

Péripétie d'un relais communautaire en Algérie

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12385-1

Dédicace

*À ma bien aimée **Ngo Nloumb hermine** qui a de même tout abandonnée et ma tenue la main tout le long du voyage retour, à ma défunte maman **Vokdjida Benguelna Martine** à qui j'eus envoyé trois jours avant son décès ce poème ci-dessous dont je ne saurais ne pas perpétuer dans cette ouvrage :*

Ô femme déshéritée par le voyage ; femme chagrinée ! Pris dans cet amas de fines gouttelettes givrantes, je flageole et trébuche. Je n'avance plus. Je m'enfonce. Je suis dépaysé par les quatre saisons et la chaleur de braise de ta peau molle à la couleur de charbon qui m'embrassait quand tu m'enlaçais contre toi en cette période d'hiver me manque. Quand je vois défiler mes souvenirs, je retiens les deux saisons et, réentend les pluies diluviennes de la saison pluvieuse tambouriner sur le toit de zinc de notre taudis penché vers l'est où en saison sèche, illuminait le levé du soleil dès l'émergence de l'aurore. Oui, je suis plus d'une faute coupable de ce sort qui me tient éloigné et qui contrairement à la grossesse qui nous lia un temps peu s'éternise. Mais pourquoi m'a tu donné la vie si je devais pendant tes jours de maladie être si loin de toi sans même être présent à ton chevet ne serait-ce qu'un instant et ainsi te rendre à ta joue douce telle une flanelle de coton une tendre caresse. Que j'ai mal pour toi ! Toi qui me berça. Toi qui n'avais d'yeux que pour moi. Toi qui fortifia mon premier pas à la marche et me relevais à chaque fois que je tombais. Me voici bien debout, ironie du sort, à plus de mille lieux de toi. Oui, j'ai souvent contre désert et vautours – pris le chemin inverse de mon périple espérant te revenir, hélas ! Alors, comme un avide de

miracle, je continu sans cesse à prier que le temps nous attende, que l'âge passe sans t'aveugler, pour que par un beau jour comme le dimanche culte où tu te cloitrais dans ta grande et légère robe tergal blanche de dame apostolique, ou même, comme ce jour de la fête de la nativité où de même que le Christ je vins au monde, tu puisses revoir et reprendre dans ton sein si Dieu le veuille, ton fils.

Avant-propos

C'est après tant d'années passées à l'étranger que Tonton regagna enfin son pays natal. Tonton, empêtré dans l'imagerie de quartier défavorisé qu'il avait laissé, s'est retrouvé à traverser deux fois le même carrefour, signe qu'il était égaré. Néanmoins, il finit par repérer cette petite piste marécageuse et glissante qui parce que rendu plus étroite par les appartements et villas qui naissaient de terre lui fuyait à l'œil.

Tonton est revenu ! Tonton est revenu ! S'écriait la famille et les voisins.

À la maison, il eut bon nombre de changement. La famille s'était agrandie. Et Bérénice, la benjamine de la famille qui naquit juste peu de temps après le départ de Tonton dont la famille disait parti vers des contrées lointaines pour leur devenir, voyait en celui-ci un pont pour l'Europe. Elle n'entendait lui donner de repos qu'après avoir eu de réponses sur les questions qui l'échappait et qui du coup, la retenait au pays. Voyager, elle ne rêvait que de ça et se faisait même déjà par insistance appeler au quartier la voyageuse. Chaque temps, lors de leurs excursions, Bérénice rendait ivre de questions Tonton et à chaque rentrée à la maison, la joie se traduisait à travers son visage, car elle grattait de fois à autres des renseignements. Elle n'hésitait pas aussi à renseigner Tonton sur ses inquiétudes comme quand elle le répondit sur la présence des bornes fontaines dans les quartiers qui selon lui étaient rouillées et s'inquiétait de la qualité d'eau dont elles pourraient fournir :

– Aucune goutte d'eau n'a jamais giclée de ses robinets ! Ceux-ci sont les promesses de campagnes non tenues de certains

politiques. Ils nous ont même promis de poursuivre la réalisation de ce projet en nous faisant couler de ces robinets de l'eau vive si seulement nous leur restons fidèles aux urnes à l'élection des cinq prochaines années. Et pour les poteaux électriques sans fils donc tu t'interroges, souhaitons que tombe dans le marasme leurs groupes électrogènes qui pour eux sont déjà suffisant, car cette appât qui est une source d'attraction vers où converge bon nombre de villageois avides de luminosités est propice à élaborer une approche susceptible de faire d'eux des éventuels voix gagnées par l'influence du tape à l'œil. Le pays n'est pas facile Tonton. Si tu vois les enfants de la rue proprement vêtu, c'est qu'il y a soit une campagne électorale ou une promotion de produits… Là, ces derniers, pour l'utilité de la visibilité des opérateurs, auront alors droit à un T-shirt au volume de deux fois leurs tailles. S'ils exercent une influence sur le public, le monde n'aurait d'yeux que pour eux, savent ces opérateurs qui ont compris que la rue est le jury de l'émergence et qu'il y a pas de célébrités ni de pouvoir sans sa complicité. Mais sauf qu'ils usent cette connaissance pour leur seul intérêt et non de tous. Le peuple, cependant, devient le bois qui fait la manche de la hache. Ici au pays, on vie le paraître que nous impose les élites, car même les citoyens vont au travail pas excités par le fait de la responsabilité ni du gain, mais pour échapper à la honte vu qu'ils seront taxé d'être paresseux par l'alentour du fait qu'ils restent à la maison et pourtant, s'ils préfèrent parfois rester chez eux, c'est parce que leurs salaires, plus que minables et souvent rendus restreints par les démarcheurs d'emplois qui avec la bénédiction des employeurs deviennent ceux-là même qui paient les demandeurs d'emplois une fois embauchés dans la mesure où ils démarche aussi avec l'employeur le montant du salaire qui passera par leurs mains avant de toucher celqles des ayants droits qui ce faisant ne reçoivent que moins de la moitié de leurs véritables salaires parce que réduit pour frais de commission, ne leurs servent en grande partie qu'à payer leur transport de la maison au travail et vice versa. Ici, continua-t-elle tout bas : la revendication est considérée telle une insurrection ! Et les nominés de l'élu, par leur

inadvertance, entendent gérer les institutions telle une maison familiale en qualifiant de caprices enfantines les réclamations du peuple. Le pays est dur Tonton. Tous ceux-ci Tonton, sont des motifs parmi tant d'autres suscitant mon envie de m'exiler.

Bérénice par contre qui se voyait déjà à l'étranger sans franchir nul seuil de frontière, se vit réexpédiée sur terre par cette narration de Tonton qui parle de son vécu d'exilé.

L’hospitalisation

La ville se miroitais dans la baie, après que le soleil s’endormit dans l’entre des ravins grillagés de fer qui s’étendaient vers les habitations bornant le port méditerranéen. Les chalutiers, s’avancèrent au quai, propulsés par le souffle du vent qui répandait l’odeur de poissons frais en dépouillant leurs filets des poissons restés coincés dans le maillage de cordes afin de les mettre dans les cageots pour la vente à la criée qui, donnait l’impression d’alerter la nuée des mouettes qui de concert, semblaient par leurs cris – karr karr répondre plus à l’appel des pêcheurs qu’à l’aspect cadavérique de poisons flottants sur la houle qui venaient mourir aux abords des côtes. Du haut du front de mer où je me tins un instant pour relaxer mon muscle de tendons après les enjambées sur les escaliers spacieux qui serpentaient entre les bâtisses aux alentours du port et construits sur les terrains en pente et cependant en ruines et à l’allure d’être fissurés et dépeinte par le froid venant des vagues vomis par la mer, je pris en outre un bol d’air en contemplant sans gêne le ballet de barques et bateaux de croisières qui s’amarraient au rivage.

C’était par un mois de printemps. Un mardi 14 avril 2015. Les plantes les plus précoces avaient déjà commencées à germées et laissaient librement s’envoler leurs fleurs qui embellissaient les ruelles chaudes de la ville qui embrassait la sonorisation du raï venant des discothèques et des premiers cortèges de mariages de l’an pour égayer les passants. Bras ouvert et tenant à sa main une canne, je voyais pris dans une ronde de jeunes gens joyeux tapant dans leurs mains un octogénaire vêtu de caftan avec capuchon à la

couleur coquille d'œuf, brodé de fils d'or, portant une paire de babouche royal jaune, exécuter des pas de danse rythmés de léger mouvement des épaules parfaitement cadencés suivi à son tour par une demoiselle en djellaba rose dragée faite de laine, chaussée d'une paire de ballerine de coloration vermeille, qui quant à elle mettait en valeur sa silhouette par des déhanchés louables.

La ville d'Oran, située au nord-ouest de l'Algérie et assise entre les ravins de de-ci de-là, était sans le moindre doute radieux.

À pas mou, j'évoluais en traversant la place d'arme puis, sauta dans un bus et arriva enfin à la maison.

Aussitôt rentré et peinant à me déchausser, je fus pris de court par un malaise. Cette rumeur qui dit que lorsqu'une personne convulse on doit tout faire pour lui retenir sa langue si non elle l'avalera et mourra, ne m'avais pas laissée en moins. Dans une panique inouïe, ne voulant pas voir mourir mon patient, je m'en étais prêté à la pratique… Que c'était dérangeant ! Sur tout le trajet en voiture de la maison à l'hôpital, j'avais dans sa bouche les trois doigts : pouce, annulaire et auriculaire, essayant à tout prix de retenir sa langue.

Une fois aux urgences, j'étais soulagé de la voir être prise en charge par les médecins qui après l'avoir fait humer une solution alcoolique, lui frappèrent de l'eau au visage et elle réagit et se ressaisit.

Revenue en moi après ce choc, je pouvais me redécouvrir. Je n'avais pas ressenti que j'étais sans chaussure. Je ne le sus que quand plus d'une personne me demandait si c'était ma tradition de marcher pieds nus.

Par sa survie et après examens médical, je fus appelé à de nouvelles expériences. Celles de la maladie. Des hospitalisés. Où se cultive : l'attente, la patience, l'empathie, la résilience. Celles où les émotions son vrais, de l'incommodité, etc.

Avec le billet d'entrée dressé par le médecin de garde du service des urgences posé sur ma patiente allongée sur un brancard, je la conduisis dans la salle des hospitalisés où elle reçut quelques perfusions. Deux jours après, nous fûmes orientés au pavillon

spécialisé : Services Infectieux, conduite cette fois-ci sur un fauteuil roulant. Et je pouvais voir s'améliorer nettement sa santé sur ces deux instant : du brancard – couchée, au fauteuil roulant – assise. Alors, un frisson d'espoir fit battre mon cœur que je ressentais se recoller comme une forte attraction magnétique, car je le sentais déjà éparpillé par l'effet de la répétition rapide de son battement causé par la peur de perdre ma patiente.

À la vue du bâtiment colonial qui devait l'abriter, elle fit toute gênée en disant.

– Ce bâtiment est si vieux et délabré ! Sûrement, je dois être assaillie par une ancienne maladie. Une maladie résistante, voir incurable.

Elle avait une expérience sur ce genre de bâtiments, ce qui la donnait toute la rassurance de deviner le degré sa maladie. Arrivés dans l'enceinte, nous fûmes orientés à la gauche du premier étage, au fond du couloir où se trouve la première des chambres des isolés. Et là dans la chambre rectangulaire et étroite, garnie d'un lit médical au matelas habillé de bâche marron drapé de drap de lit jetable et un pied à perfusion près du chevet et à la petite fenêtre s'ouvrant sur l'extérieur donnant à la pharmacie du service, nous n'eûmes que le temps de prier Dieu d'éloigner de loin tout esprit maléfique qu'un toc toc toc résonna à la porte. C'était le médecin. Il entra dans un air calme, avança sans dédain vers ma patiente qui présentait des signes apparents de la maladie, puis, après l'avoir réconfortée quelques minutes, s'en servit du tensiomètre brassard qu'il tenait à sa main en le plaçant sur le bras nu de celle-ci et mesurait sa pression artérielle. Après consultation, elle reçut sa première ordonnance. C'est ainsi que commença la navette. L'interminable course, comme je la surnommais du fait des multiples va et viens vers les pharmacies, laboratoires et pavillons spécialisés. Je descendis cependant à une pharmacie m'en procurer des antibiotiques qu'elle fut avaler comme prescrit. Le résultat du diagnostic était prévu le lundi, nous étions vendredi, et ma patiente se tordait déjà d'impatience en pensant aux pires maladies que